

De l'incompréhension à l'adaptation : l'arrivée de Joachim Bouvet et de Jean-François Gerbillon, jésuites et mathématiciens officiels de Louis XIV, à la cour de l'empereur Kangxi en 1688

Frédéric Desbiens

Résumé

Le XVII^e siècle fut l'apogée des ambitions françaises en Asie. En effet, Louis XIV engage son royaume dans la recherche d'avenues commerciales et politiques en Orient, sous l'influence du Portugal à l'époque. L'objectif : instiguer et établir des relations économiques et politiques avec le puissant Empire chinois. Une équipe de cinq jésuites mathématiciens français est envoyée en Chine en guise de premier contact. À leur arrivée, les missionnaires font face à plusieurs défis, notamment l'apprentissage de la langue, l'adaptation à ce pays étranger ainsi que le droit de résidence permanente, auquel s'oppose fermement l'administration impériale. Les jésuites désirent s'acclimater à la Chine afin de gagner la confiance des Chinois et de leur empereur.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Louis XIV désire orienter son royaume vers l'expansion coloniale en l'Asie¹. À cette époque, la France possède déjà des colonies au sein des Amériques, dans la mer des Caraïbes ainsi qu'en Afrique. Cependant, l'Extrême-Orient demeure le centre des ambitions françaises et la Chine, son objectif. Contrairement aux Anglais, aux Hollandais ou aux Portugais, les Français ne détiennent aucun comptoir oriental. Ainsi, le Roi-Soleil tourne son regard vers l'Est afin de concurrencer les autres nations européennes. Dans le dernier tiers du XVII^e siècle, la France organise progressivement sa présence orientale. Le Roi-Soleil concentre alors ses efforts vers l'Inde, pays plus aisément accessible et agissant à titre de plaque tournante du commerce chinois. Ainsi, les Français établissent deux comptoirs, dont Pondichéry en 1674 et Chandernagor en 1675. Or, la concurrence avec les autres nations européennes ralentit les avancées françaises. Cette opposition constante limite les gains orientaux du royaume, qui lutte afin de surmonter ces difficultés. À ce moment, la France concrétise ses visées par la fondation de comptoirs à Mahé et Yanaon en 1725, puis à Karikal en 1739. La

présence française demeure tout de même limitée, comme en témoigne le maigre trafic maritime, de quatre navires, entre la France et l'Inde de 1664-1719².

Outre l'Inde, la France s'intéresse aux autres royaumes d'Asie du Sud-est. À cette époque, la Société des Missions étrangères de Paris orchestre le départ de plusieurs délégations de vicaires apostoliques vers l'Asie. L'une de ces délégations se rend au Siam, royaume situé au sud de la Chine et gouverné par le roi Phra Narai (1632-1688)³. En 1662, les vicaires Pierre Lambert de la Motte (1624-1679), François Deydier (1634-1693), Jacques de Bourges (1630-1714) ainsi que François Pallu (1623-1684) arrivent dans le royaume siamois. Gagnant la confiance du roi, ils établissent un séminaire au cœur d'Ayut'ia (Ayutthaya), capitale du royaume, afin de former des missionnaires et des prêtres pour y répandre le christianisme⁴. En 1667, des contacts sont établis entre Louis XIV et Phra Narai par le biais de Lambert de la Motte, menant à l'envoi d'une première légation officielle siamoise vers la France en 1680-1681⁵. Cependant, cette délégation disparaît dans un naufrage au large de Madagascar, ce qui motive la formation d'une seconde ambassade, qui parvient en France entre 1683 et 1684⁶. Le Roi-Soleil saisit alors l'occasion de solidifier ses acquis au Siam et organise une ambassade, celle du chevalier Alexandre de Chaumont, à la cour du roi Narai en 1685. Jointe à cette mission, une équipe de missionnaires a pour objectif d'accéder à la Chine⁷. À l'époque, Louis XIV, son ministre Jean-Baptiste Colbert (1665-1683) ainsi que son successeur François Michel Le Tellier de Louvois (1662-1691) forment le projet d'une mission scientifique et religieuse au cœur de l'Empire chinois⁸. Le but recherché est simple : poser les bases de relations commerciales et politiques entre la France et la Chine⁹. Une équipe de six jésuites mathématiciens est sélectionnée, soit Jean de Fontaney (1643-1710), Jean-François Gerbillon (1654-1707), Louis Lecomte (1655-1729), Joachim Bouvet, Claude de Visdelou (1656-1737) ainsi que Guy Tachard (1648-1712)¹⁰. Le groupe se voit honoré d'un brevet de l'Académie royale des sciences de Paris, authentifiant son statut scientifique. De plus, l'équipe reçoit des lettres patentes du Roi-Soleil afin de favoriser son périple vers la Chine¹¹. Cependant, afin de se conformer aux bulles papales du xv^e siècle, les missionnaires doivent se rapporter à Lisbonne dans le domaine des missions apostoliques d'Asie. À cet égard, au cours des années 1450 le pape Nicolas V confie au Portugal la responsabilité d'évangéliser l'Orient. En 1494, le traité de Tordesillas est ratifié entre l'Espagne, le Portugal et le Vatican. Cette entente dicte le partage du Nouveau Monde en deux sphères d'influence afin d'éviter tout conflit entre les puissances ibériques. Le privilège portugais en Asie est issu de ce traité, connu sous le nom de *Padroado*. En effet, les accords de Tordesillas stipulent que le Portugal obtient les territoires découverts à l'est de la démarcation méridienne des îles du Cap-Vert. Le Portugal hérite ainsi de la majeure partie de l'Asie, d'une section de l'Amérique du Sud, ainsi que de l'Afrique. L'Espagne reçoit la section ouest de cette ligne de démarcation, représentant principalement les Amériques¹².

Depuis le traité de Tordesillas de 1494, la Chine figure parmi les prérogatives évangélisatrices portugaises. Ainsi, l'ensemble des missions chinoises se trouve chapeauté par l'autorité ecclésiastique du Portugal¹³. Pourtant, le monarque français s'oppose fermement au *Padroado* et souhaite défendre la souveraineté de sa mission au nom du gallicanisme. De fait, il joint le groupe de missionnaires mathématiciens à l'ambassade de Chaumont afin qu'elle parvienne à pénétrer la Chine. Le but officiel de l'expédition consiste à constituer des alliances politiques et commerciales avec le royaume du Siam, cible des prétentions françaises depuis le milieu du xvii^e siècle. De plus, le voyage vise à solidifier les positions de la France en Asie et supporter les comptoirs existants notamment Pondichéry, possession française du sud-est de l'Inde. Cependant, en permettant au groupe de jésuites de voyager vers l'Orient, en périphérie de l'Empire du Milieu, le Roi-Soleil souhaite qu'ils atteignent la Chine pour s'engager dans l'objectif d'initier des contacts entre les deux nations.

Après une vaine tentative en 1686, cinq des six jésuites mathématiciens de Louis XIV aboutissent dans la ville chinoise de Ningbo¹⁴. Ayant évité la cité portuaire portugaise de Macao, le premier volet de leur mission est accompli. Cependant, leur arrivée en Chine soulève de nouvelles préoccupations pour les missionnaires. Leur objectif devient alors l'acquisition du droit de résidence en Chine, puis leur intégration aux élites lettrées de l'Empire ce qu'ils réussissent à leur arrivée en 1688. Une interrogation se dégage de leur ascension rapide parmi les intellectuels impériaux et à la cour de l'empereur : comment les jésuites peuvent-ils réussir à s'acclimater à la Chine et à se faire accepter des Chinois dans le but d'accéder aux élites lettrées et à l'empereur dans les premières années de leur présence en Chine, entre 1688 et 1692 ? Ce questionnement s'intègre dans le contexte plus large des relations franco-chinoises et de l'histoire de la présence française en Chine. Ce domaine de recherche est bien développé par les chercheurs qui abordent divers angles d'étude et traitent notamment des aspects politiques, économiques, culturels, religieux et scientifiques de cette rencontre entre l'Europe et la Chine. Plusieurs œuvres marquantes contribuent à l'élaboration du questionnement et de l'hypothèse sur le sujet, notamment l'article de Louis Wei Tsing-sing, « Louis XIV et K'ang-hi : L'épopée des missionnaires français du Grand Siècle en Chine », l'ouvrage de Bai Zhimin, *Les voyageurs français en Chine aux xvii^e et xviii^e siècles*, la publication de Shenwen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au xvii^e siècle*, ainsi que le monumental ouvrage de Jacques Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 2005, qui constituent les jalons historiographiques de cet article. Il convient d'effectuer une mise au point quant aux sources au cœur de cet article. Il s'agit d'écrits jésuites et ils doivent être analysés avec recul afin de ne pas sombrer dans le triomphalisme missionnaire de l'époque moderne. Les jésuites ont, depuis leur fondation, écrit sur les missions effectuées aux quatre coins du globe. Leur objectif n'est pas seulement d'informer l'ordre de leurs progrès, mais également d'encourager les prêtres à joindre

les missions lointaines. De plus, ces œuvres littéraires visent à émouvoir et divertir un public cible, la noblesse et la grande bourgeoisie, afin de découvrir des possibilités de financement. Leurs rapports sont des témoignages de vie, mais demeurent des récits visant au divertissement. Enfin, les seules sources qui permettent un croisement efficace sont en mandarin traditionnel ou en portugais, ce qui rend le comparatif difficile. Je préconise donc la prudence dans l'analyse des sources unilatérales des jésuites français.

Tout d'abord, je vais présenter les rapports tumultueux avec l'administration impériale à laquelle sont confrontés les mathématiciens français à leur arrivée en Chine. Ensuite, l'acceptation des jésuites à la cour de l'empereur, leur apprentissage des deux langues d'usage (chinois et mandchou) ainsi que leur démarche pour se rapprocher de l'empereur seront exposés. Puis, j'aborderai les travaux scientifiques des mathématiciens français, en plus de dresser un bref portrait de leur rôle d'enseignants privés qu'ils brignent auprès du souverain, à partir de 1690. Enfin, j'effectuerai un retour sur les éléments marquants en guise de conclusion.

Choc culturel et premiers pas

L'arrivée des mathématiciens français en Chine est mouvementée, notamment dans leurs rapports avec l'administration impériale locale, empreinte de méfiance envers les étrangers depuis des siècles¹⁵. Cependant, grâce à l'intervention de Ferdinand Verbiest (1623-1688) auprès du souverain, les cinq mathématiciens de Louis XIV obtiennent le droit de résidence provisoire à Pékin¹⁶. De plus, les jésuites se sinisent en modifiant leur habillement et leurs comportements afin d'apparaître tels des lettrés savants aux yeux des Chinois et de leur monarque : « Enfin, nous entrâmes le 23 juillet [1687] dans la rivière Liampo, et le même jour nous mouillâmes devant la ville, après avoir coupé nos cheveux quelques jours auparavant à la façon des Tartares, et quitté nos habits de la Compagnie pour nous mettre en Chinois¹⁷. » Verbiest expose à l'empereur l'importance des connaissances scientifiques de ses confrères, ce qui motive Kangxi (1661-1722) à les convoquer à la cour afin de juger de leurs compétences¹⁸. Présentés au monarque tels des intellectuels et savants d'Occident, les jésuites bénéficient instantanément d'un intérêt marqué de la part de Kangxi et de sa cour. Séduit par leurs compétences scientifiques, ce dernier désire les retenir à son service à Pékin. Ainsi, l'objectif d'une installation rapide des jésuites à la cour semble se concrétiser, d'après Louis Lecomte : « Suivant le premier projet qu'on avait fait, nous devons tous demeurer à Pékin dans le palais et au service de l'Empereur¹⁹. » Cependant, seuls Gerbillon et Bouvet demeurent au palais à l'issue de cette entrevue. Comment expliquer cet état de fait ? Deux versions officielles existent pour expliquer le renvoi dans les provinces des trois autres mathématiciens, Jean de Fontaney, Claude de Visdelou et Louis Lecomte²⁰. La première traite d'une décision personnelle et réfléchie de l'empereur. Acceptant deux jésuites au palais impérial pour bénéficier de leurs compétences mathématiques et astronomiques,

Kangxi évite de provoquer un tollé auprès des élites politiques et militaires de l'Empire. En considérant le climat d'instabilité régnant toujours depuis l'installation des Qing en 1644, Kangxi préfère appliquer une politique de conciliation visant à préserver la paix²¹. Selon l'autre théorie, les jésuites portugais, alors en majorité au service de Kangxi, tentent d'empêcher le maintien des jésuites français à la cour. À l'époque, les missionnaires portugais œuvrent à titre d'intermédiaires linguistiques entre les nouveaux arrivants et l'empereur, forçant les mathématiciens de Louis XIV à s'en remettre aux traductions du père Thomas Pereira (1645-1708)²². Profitant de cette situation favorable, les pères portugais discréditent les jésuites français auprès du souverain mandchou dans le but de garantir leur monopole chinois. Ainsi, les Portugais perçoivent les dangers pour leur monopole missionnaire que représente une installation scientifique et forcément religieuse de la France en Chine. De fait, la supercherie de la traduction contribue à protéger le *Padroado* et la position prépondérante du Portugal au cœur de l'Empire du Milieu. Quoi qu'il en soit, l'exclusivité portugaise des missions orientales souffre d'ores et déjà de l'agressivité des autres nations de l'époque. À cet égard, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, Louis XIV tente par tous les moyens de s'attaquer à cette domination portugaise en Asie afin de s'en approprier les bénéfices. De fait, l'envoi d'une mission scientifique semble représenter la solution parfaite pour permettre à la France d'être directement informée de la situation en Chine. Sur le plan international, le roi français souhaite exploiter l'affaiblissement du Portugal, que les pressions anglaises et hollandaises en Inde bousculent depuis le début du XVII^e siècle. Dans ce contexte, l'expédition scientifique de la France, ne comportant pas de volet officiel d'évangélisation, permet à l'équipe de missionnaires mathématiciens de voyager sans contraintes imposées par Lisbonne. De surcroît, le Roi-Soleil aspire au développement des connaissances scientifiques sur la Chine afin de permettre le rayonnement de l'Académie royale des sciences de Paris à l'échelle européenne, mais également mondiale. Pour ces raisons, le souverain français procède au recrutement de jésuites scientifiques et membres de l'Académie royale des sciences de Paris afin de procéder au perfectionnement des sciences françaises. En contournant le *Padroado* portugais, le souverain français se retrouve en position favorable à l'envoi de mathématiciens aux confins de la Chine, et ce, en les libérant des obligations de Tordesillas. Cependant, les Portugais ne sont pas prêts à abandonner une prérogative de cette importance. En réaction aux visées chinoises de la France, les jésuites portugais s'apprennent à lutter contre la création et l'installation d'une autorité religieuse française indépendante. Une rivalité naturelle entre les jésuites portugais et français s'installe et contribue à créer un climat d'affrontement, au sein duquel la *querelle des rites*²³ se développe, provoquant la chute de la mission française de Pékin et à la dislocation de l'ordre ignacien dans le dernier tiers du XVIII^e siècle²⁴. Somme toute, Joachim Bouvet et Jean-François Gerbillon sont demeurés à la cour alors

que leurs trois confrères profitent de la liberté d'arpenter la Chine au service du Christ et de l'Académie royale des sciences de Paris.

L'acceptation

Le premier défi des deux missionnaires consiste à se faire accepter au sein de la cour par l'élite lettrée des Qing. Cependant, ils souffrent d'un handicap majeur : à cette époque, bien que sensibilisés à l'importance de la langue, ils ne parlent ni chinois ni mandchou. Il s'agit d'un problème de taille, auquel l'empereur désire remédier. Organisant des cours de langue pour Bouvet et Gerbillon, l'empereur leur fournit des savants lettrés et perfectionnés en linguistique afin de favoriser leur apprentissage. De plus, Kangxi attire deux mandarins de sa maison, pratiquant les deux langues, à soutenir l'effort des pères dans leurs compositions et leur pratique des dialectes. Finalement, les jésuites profitent du support de plusieurs écrivains et linguistes, dont le mandat consiste à les épauler dans la rédaction de leurs travaux²⁵. Ce soutien direct de l'empereur permet aux jésuites de se familiariser rapidement avec les deux langues officielles, facilitant leur intégration à la cour impériale²⁶. Habilités au discours en chinois et en mandchou après plusieurs mois de pratique, les missionnaires prennent la décision de fixer les échanges avec le souverain en mandchou. Considérant cette langue comme plus simple et mieux adaptée à la discussion et à l'enseignement des sciences occidentales, ils avisent l'empereur de leur préférence. Comme il s'agit du dialecte maternel de l'empereur, ce dernier ne voit aucun problème à préconiser cette langue²⁷. Louis Lecomte explique d'ailleurs que le chinois représente un dialecte par lequel il semble difficile d'exprimer des principes complexes et intelligibles, sans avoir été préalablement adaptés. C'est entre autres pour cette raison que Bouvet et Gerbillon choisissaient le mandchou comme langue d'enseignement, aux dires de Lecomte : « Ceux-ci [Gerbillon et Bouvet] crurent que la langue tartare [mandchoue] serait plus du goût de ce prince et qu'ils s'en accommoderaient mieux en eux-mêmes pour rendre leurs pensées intelligibles. Cela arriva comme ils l'avaient prévu, et l'Empereur devint en peu de temps si capable qu'il composa un livre de géométrie²⁸. » Il s'agit également d'un choix éclairé par les jésuites français pour s'attirer les bontés impériales. Par le choix de la langue maternelle de l'empereur, les deux pères sont conscients de favoriser la communication avec le souverain. Dans cet ordre d'idées, Joachim Bouvet traite du choix de la langue utilisée pour les cours de l'empereur, mentionnant au passage la présence de deux autres jésuites de la mission portugaise, les pères Antoine Thomas²⁹ et Thomas Pereira, également des professeurs impériaux³⁰. Directement impliqué dans les enseignements proférés à Kangxi, le jésuite français explique le choix du mandchou :

Il nous fit l'honneur à quatre jésuites, qui étions alors à Pékin, de nous employer à les lui expliquer [les sciences européennes] les uns en langue chinoise, et les autres en langue tartare ; mais comme la langue tartare est beaucoup plus aisée et plus nette que la chinoise, l'empereur ayant su que le

père Gerbillon et moi [Bouvet], après sept ou huit mois d'étude, y avions déjà fait assez de progrès, pour nous faire entendre raisonnablement, il voulut bien se servir de nous deux pour lui expliquer nos sciences en cette langue³¹.

De 1688 à 1690, le séjour de Bouvet et Gerbillon à la cour de Pékin fut ardu. Dans les premiers temps, la barrière linguistique se révéla être un défi de taille. De plus, la confiance de l'empereur ne leur est pas acquise : ils se doivent de la gagner. Les jésuites comprennent la situation et ont été préparés par leur formation. Ils décident d'appliquer la théorie d'adaptation chinoise de Matteo Ricci (1552-1610)³², et c'est par l'application de cette méthode que les deux mathématiciens désirent se faire accepter à la cour et par l'empereur³³. Dès 1688, à la demande du souverain mandchou, Gerbillon l'accompagne dans ses voyages annuels en Tartarie, et ce, jusqu'en 1698³⁴. Ces expéditions d'envergure, qui comptent plusieurs centaines de membres, contribuent à l'installation d'une relative proximité entre Gerbillon et Kangxi. Relative certes, car ce dernier demeure un souverain à la tête d'un empire de plusieurs millions d'habitants. Le jésuite rend compte de cette proximité dans ses mémoires, alors qu'il affirme être estimé de l'empereur, en raison de diverses marques d'appréciation qu'il porte à son égard, dont des repas partagés en sa compagnie, des permissions spéciales et des dons divers³⁵. De plus, en 1689, Gerbillon servit l'empereur en tant qu'interprète et diplomate auprès de grands seigneurs de la cour, tel Sosan laoyé (prince et membre de la famille impériale), dans les négociations d'un traité de paix entre la Chine et la Russie. Grâce à ses efforts, les accords sont ratifiés et procurent une gloire retentissante à la délégation et au jésuite auprès de la cour et de Sa Majesté : « L'Empereur, qui, comme je l'ai dit, goûtait fort le caractère du P. Gerbillon, eut encore plus d'affection pour lui après cette preuve qu'il venait de donner de son zèle [signature du traité de Nerchinsk³⁶]. Il voulut l'avoir auprès de sa personne au palais, dans ses maisons de plaisance, et dans ses voyages en Tartarie ; et partout il lui donna des marques d'une estime particulière³⁷. » Bouvet, pendant ce temps, se plie à la volonté de l'empereur en répondant à chacune de ses exigences. Par l'enseignement privé qu'il dispense au souverain, la rédaction de traités scientifiques et son dévouement au service de l'empereur, Bouvet se place en position favorable à la cour. De plus, ce dernier est appelé à servir l'empereur à titre d'ambassadeur officiel auprès de Louis XIV entre 1693 et 1697. Lors de ce voyage, le père jésuite quitte la Chine avec pour mission de remettre des présents offerts par l'empereur à la couronne française en plus de devoir recruter des missionnaires scientifiques pour la cour impériale³⁸. Arrivé en France, Bouvet se présente à Louis XIV en tant qu'envoyé officiel du trône mandchou. Le monarque Bourbon remet à Bouvet quelques présents, dont un portrait de lui ainsi que des estampes à offrir à l'empereur afin d'effectuer le voyage de retour entre 1697 et 1699³⁹. Cet événement est d'autant plus important, que les jésuites français de la cour sont à l'origine de la première liaison officielle entre les gouvernements français et chinois : « [...] ils furent les artisans de la toute première mission diplomatique

entre la Chine et la France⁴⁰ ». De retour en Chine, Joachim Bouvet se voit conférer le rôle d'interprète auprès du prince héritier de la couronne impériale. Ainsi, Gerbillon et Bouvet, progressivement, prennent place dans l'entourage impérial. Partageant plusieurs moments d'intimité avec Kangxi, les deux jésuites tentent de créer un climat de confiance avec le monarque au quotidien. Ce dernier favorise une relation de proximité avec les jésuites, afin de profiter de leurs connaissances scientifiques. Sans pour autant leur accorder une confiance aveugle, Kangxi apprécie leur présence et leurs compétences. Il leur permet de bénéficier de ses bonnes dispositions et de sa protection, en échange d'une instruction aux sciences d'Europe. De leur côté, les pères jésuites poursuivent leurs efforts dans le but d'acquérir une position d'importance dans l'entourage impérial⁴¹.

Enseignants impériaux

Suivant sa curiosité et son intérêt pour les sciences européennes, Kangxi amène Gerbillon et Bouvet à lui enseigner les fondements des mathématiques et de la philosophie occidentale à partir de janvier 1690⁴². D'ailleurs, plusieurs autres matières des sciences d'Europe lui seront enseignées, telles que l'astronomie, la géographie, la médecine, l'anatomie, et l'alchimie⁴³. Le moment est bien choisi pour les jésuites français, car, à cette époque, l'empereur éprouve des difficultés avec le duo de missionnaires portugais Antoine Thomas et Thomas Pereira, chargés de son enseignement :

[...] the Emperor had some problems with the lessons given to him by the tandem Antoine Thomas (who was mathematician, but had no Chinese or Manchu knowledge) and Tomé Pereira (who could speak a limited Chinese, but was musician) and therefore [Kangxi] decided that Bouvet and Gerbillon had to learn Manchu [...] Then the Emperor decided that they had to teach him the elements of Euclid [...]⁴⁴

Les pièces du puzzle tombent en place : Kangxi, insatisfait du travail des deux enseignants jésuites portugais à son service à défaut de connaissances suffisantes, cherche de nouveaux professeurs à l'arrivée des cinq mathématiciens de Louis XIV à la cour de Pékin en 1688. Moins de deux années plus tard, Bouvet et Gerbillon sont attirés à lui enseigner les éléments d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie⁴⁵. Joachim Bouvet, dans son mémoire traitant de Kangxi, le *Portrait historique de l'empereur de la Chine*, spécifie que les séances d'enseignement privé entre les jésuites et l'empereur durent en moyenne trois heures⁴⁶. De plus, le missionnaire mentionne la disposition de Kangxi à prolonger ces séances d'enseignement au-delà du temps prescrit, témoignant de l'ouverture et de l'intérêt du souverain pour l'étude. Ces cours particuliers offerts au monarque se sont déroulés sur une période d'environ cinq ans, avant d'être progressivement diminués à la demande de l'empereur. Cependant, Kangxi semble déterminé à poursuivre ses études en y investissant beaucoup de temps et d'énergie⁴⁷. Même lors de ses voyages de chasse en Tartarie, il invite Jean-François Gerbillon à l'accompagner

ainsi que ses instruments de mathématiques et d'astronomie afin de poursuivre son instruction⁴⁸. Pendant ces périples, le jésuite français prodigue son enseignement au souverain en lui permettant de s'exercer. Grâce à la présence de son professeur, Kangxi poursuit son apprentissage même lors de ses déplacements de plaisance. Sa cour assiste d'ailleurs toujours avec attention à ses démonstrations et s'étonne de constater avec quelle habileté l'empereur s'exerce en cette matière⁴⁹. La seule réalité de l'existence de ces séances d'instruction lors des différents déplacements du souverain évoque l'intérêt marqué de celui-ci pour son instruction⁵⁰. Un témoignage de Joachim Bouvet relève d'ailleurs l'intérêt de l'empereur pour ses études scientifiques : « Il s'appliquait avec une attention et un soin incroyable à cette étude, sans se rebuter ni des difficultés épineuses, qui se trouvent dans ces éléments, ni du peu de politesse de notre langage⁵¹. » En définitive, Kangxi jonglait indéniablement avec le temps, à la fois souverain de l'Empire le plus peuplé du globe et étudiant des sciences européennes. De fait, il est vain de douter de la volonté ou de l'intérêt de Kangxi pour les sciences européennes, réfuté par le constat de son aptitude à conjuguer la gestion de l'État et l'étude des sciences.

La charge de travail requise pour la tenue de telles séances de cours est gigantesque pour les jésuites. Passant plusieurs heures par jour à enseigner les mathématiques à l'empereur, ils s'occupent également des exigences particulières du souverain aux autres moments de la journée⁵². En plus des cours et de leur préparation, les jésuites doivent produire des compositions regroupant des règles mathématiques qu'ils lui présentent personnellement. Ces écrits servent de support à l'étude de Kangxi et de base pour la publication d'ouvrages plus amples et détaillés⁵³. Les deux mathématiciens décident alors de changer la base d'enseignement de cette matière et de la fonder sur une nouvelle méthode. À cet égard, à l'encontre de leurs prédécesseurs Matteo Ricci et Ferdinand Verbiest qui basent leurs travaux sur ceux de Christopher Clavius (dont Ricci avait été l'étudiant⁵⁴) afin d'expliquer les éléments d'Euclide, les deux jésuites français orientent leur enseignement vers des productions plus récentes. De fait, s'appuyant sur des ouvrages modernes écrits par Ignace-Gaston Pardies, les mathématiciens prétextent une présentation plus récente, clarifiée et de fait, facilitée pour l'enseignement de l'empereur⁵⁵. D'ailleurs, Pardies est membre de l'Académie royale des sciences de Paris et de l'ordre ignacien, ce qui explique en partie leur décision. Ce changement méthodologique témoigne du désir des jésuites d'effectuer la promotion du savoir scientifique français à la cour de l'empereur de la Chine, avec pour objectif la création d'un réseau d'échange du savoir entre l'Empire chinois et la France. Satisfait par ces traités, notamment des éléments d'Euclide, le monarque souhaite en orchestrer la publication dans tout l'empire. Ensuite, les mathématiciens abordent l'enseignement de l'algèbre, de la trigonométrie et de l'arithmétique⁵⁶. Ayant pour objectif d'approfondir le cursus d'études mathématiques du souverain, ces cours s'échelonnent sur une durée d'environ deux ans⁵⁷. Sitôt les leçons de ces matières accomplies, Kangxi partage son intérêt pour la médecine et

l'anatomie aux jésuites⁵⁸. Instantanément, les pères amorcent la présentation de ces sujets, orientant leurs cours selon les désirs du souverain⁵⁹. Ces derniers œuvrent également à la production d'écrits et de petits traités de médecine destinés à l'enseignement de l'empereur ainsi qu'à la publication. Se basant alors sur leur formation scientifique, l'apport des physiciens modernes ainsi que les écrits des académiciens de Paris, Bouvet et Gerbillon produisent des leçons exposant la base de la médecine moderne⁶⁰. Bien que la médecine ne figure pas dans leur formation, leurs travaux de rédaction et de présentation ont impressionné l'empereur, qui leur fait part de son appréciation⁶¹.

En plus de leurs écrits et des cours proférés, les jésuites possèdent un laboratoire financé par Kangxi, dans lequel ils doivent confectionner des remèdes européens. Le souverain mandchou convoite les médicaments d'Europe afin de se prémunir, et de protéger sa cour, plus efficacement contre d'éventuelles maladies⁶². Les deux jésuites usent de leurs connaissances en chimie et de la pharmacopée de Moïse Charas pour arriver à leurs fins⁶³. Fondant leurs recherches et expériences sur les travaux fiables d'un scientifique français de renom et à l'emploi de Louis XIV, les pères gagnent la satisfaction impériale, tout en faisant la démonstration de la dextérité scientifique française. Leurs efforts portent leurs fruits : Kangxi apprécie tellement les nouveaux remèdes, qu'il choisit de garder les nouveaux produits pour son usage personnel. Il fait préparer ces remèdes pour ses voyages et en fait don à ses enfants, aux grands de sa cour et à ses suivants. Les deux mathématiciens deviennent avec le temps, de loyaux serviteurs de l'empereur, se plaçant dans une position bénéfique pour représenter la France à la cour impériale.

Au-delà des études royales, la médecine européenne permet de préserver la santé de l'empereur en le guérissant d'une fièvre tenace, augmentant le prestige des mathématiciens à la cour impériale. Après avoir contracté cette fièvre, Kangxi consulte ses médecins et bien qu'il suive leurs recommandations, son état de santé stagne. Devant l'impuissance de la médecine chinoise contre sa fièvre, le monarque se tourne vers les jésuites, Bouvet et Gerbillon, afin de mettre un terme à sa maladie. Les deux pères œuvrent aux soins du souverain et grâce à l'aide de leurs confrères Fontaney et Videlou et des remèdes de quinquina, l'empereur fut guéri dans les jours suivant l'administration. En guise de remerciement, Kangxi offre aux jésuites une résidence à l'intérieur de la Ville impériale, le *Beitang*⁶⁴. De plus, les pères prodiguent des soins à quelques membres de la cour, pour qui la médecine traditionnelle chinoise s'est également révélée inefficace⁶⁵. À la suite de son rétablissement, l'empereur semble s'intéresser plus fortement à la médecine européenne. Les remèdes que lui confectionnent Bouvet et Gerbillon lui sont très précieux et il en transporte dans ses déplacements. De plus, Kangxi encourage les deux pères à la rédaction de traités d'anatomie en mandchou, production qui fut prolifique⁶⁶. Après avoir bénéficié de la médecine européenne, Kangxi désire orienter ses études dans ce domaine. La nouvelle de sa rémission se

propage, provoquant l'euphorie de la famille impériale, de la cour ainsi qu'au sein de la capitale. Les connaissances médicales des jésuites ont contribué à guérir l'empereur, permettant à ces derniers de bénéficier d'une grande popularité en Chine. À preuve, Gerbillon fait mention d'une distribution de remèdes européens aux Chinois de Pékin. Une telle action témoigne d'un intérêt grandissant pour la médecine occidentale, mais également d'une demande grandissante pour les remèdes occidentaux de la part des Chinois. Par conséquent, la guérison du souverain profite à la médecine des Européens et contribue à l'édification d'une réputation enviable auprès de la population et des élites⁶⁷. Autre aspect important entraîné par le rétablissement de Kangxi : les considérations impériales. La convalescence du souverain par le concours des pères jésuites leur avait également permis de prouver leur valeur et leur loyauté. La rémission du monarque permettrait aux jésuites de recevoir davantage de considérations impériales, notamment la maison dans l'enceinte du palais, l'église chrétienne de Pékin ainsi que la reconnaissance du souverain⁶⁸. Cet événement avait profité aux mathématiciens afin de démontrer la supériorité scientifique de la France sur le reste de l'Europe. Consolidant leur position dans l'entourage impérial, les jésuites exposent indirectement à l'empereur que la France constitue un modèle de perfection scientifique pour la Chine⁶⁹. Cet épisode n'est en fait qu'une autre situation par laquelle les jésuites gagnent l'estime de l'empereur et glorifient la supériorité française. Il s'agit également d'une autre étape vers l'Édit de Tolérance de 1692, qui solidifiait la position des jésuites français à la cour et officialisait la protection impériale du christianisme dans l'Empire.

Conclusion

En quelques années, les jésuites mathématiciens français sont passés d'un état de méconnaissance culturelle à celui d'une connaissance étendue de la culture chinoise et mandchoue. Leur apprentissage des coutumes et l'application de la théorie d'adaptation de Matteo Ricci leur permettent d'accéder à la cour impériale et dans l'entourage de l'empereur. Par leurs efforts pour maîtriser la langue et leurs démonstrations intellectuelles et scientifiques, ils se sont rapprochés du souverain manchou. Les sentiments de méfiance et de réticence initiaux des Chinois et de leur empereur envers les Européens s'estompent pour laisser place à un climat de respect et de grand intérêt, caractérisé par la curiosité de Kangxi envers l'Europe et ses sciences. Bien que critiqués dans les provinces et réprimés par les administrations locales, les jésuites bénéficient d'une immunité à la cour, que les élites courtisanes se doivent de respecter. Œuvrant à titre d'ambassadeurs, d'interprètes, de professeurs, de chimistes, de médecins et d'intellectuels de grande qualité, les jésuites se font accepter des Chinois en gagnant leur respect. Le point culminant de leur démarche missionnaire, l'Édit de Tolérance promulgué par Kangxi en 1692 en faveur de la protection des chrétiens de Chine, témoigne de leur efficacité à servir le trône impérial. Enfin, cette adaptation semble s'être si bien opérée, que Kangxi lui-même le clame haut et fort aux ambassadeurs

pontificaux, dont Charles de Tournon lors d'une visite à Pékin au tournant du XVIII^e siècle. Refusant toute concession spirituelle des rites chinois vers le christianisme, l'empereur affirme qu'il exclut la possibilité de renvoyer en Europe de manière définitive les jésuites, qu'il considère tels des Chinois de naissance et des membres à part entière de sa famille.

Notes

1. Louis Wei Tsing-sing, « Louis XIV et K'ang-hi : Lépopée des missionnaires français du Grand Siècle en Chine », Schoneck/Beckenried, *Nouvelle Revue de science missionnaire*, 1963, p. 103 et suivantes ; Bai Zhimin, *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 39.
2. Jeremy Black, *From Louis XIV to Napoleon: the fate of a great power*, London, UCL Press, 1999, p. 91 ; René Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle : aspect maritimes, commerciaux et coloniaux*, Paris, Ophrys, 1997, p. 28-29.
3. Claudia von Collani, *Journal de voyages de Joachim Bouvet*, Taipei, Taipei Ricci Institute, 2005, p. 7. Afin de parcourir les relations Siam-France, voir l'ouvrage de Dirk van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.
4. Collani, *op. cit.*, p. 7.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. Au courant du XVII^e siècle, la France est à la recherche d'avenues commerciales en Asie et la Chine représente une option commerciale lucrative. Louis XIV désire concurrencer les autres puissances européennes au sein du commerce chinois, notamment le Portugal, l'Angleterre et les Provinces-Unies. En ce qui a trait au Siam, le roi Phra Narai fut assassiné par une révolte à la solde des Hollandais, ce qui pousse la France davantage vers la Chine. Voir Hélène Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 1.
8. Bai Zhimin, *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 42 et Carl Aderhold (dir.), *Les grandes figures de l'histoire de France*, Paris, Larousse, 2003, p. 132 en ce qui concerne Colbert.
9. Voir Bai Zhimin, *Les voyageurs français...*, *op. cit.*, p. 40.
10. Afin d'éviter d'alourdir le propos, voir le répertoire complet des jésuites de la mission chrétienne de Chine de Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine, 1552-1773*, Shanghai, Kraus Reprints, 1934, T. 2, n^o 170-174.
11. Louis XIV finance d'ailleurs personnellement le voyage de l'équipe de mathématiciens afin quelle se lance vers la Chine, Bai Zhimin, *Les voyageurs...*, *op. cit.*, p. 40.
12. Ce méridien nord-sud se situe aujourd'hui au 46^e, 37' ouest. C'est entre autres pour cette raison qu'à la découverte des côtes brésiliennes par Pedro Alvares Cabral (1467-1520) en 1500, ces terres se retrouvaient *de facto* sous influence portugaise.
13. Voir Tsing-sing, « Louis XIV et K'ang-hi... », *loc. cit.*, p. 182 ; Collani, *Journal des voyages...*, *op. cit.*, p. 3. Afin d'en apprendre davantage sur la présence portugaise et sa mission chrétienne en Orient, voir Liam Matthew Brockey, *Journey to the East : the Jesuit mission to China, 1579-1724*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2007, dont l'ouvrage s'oriente sur l'analyse de la mission portugaise en Chine ainsi que Antonio Henrique de Oliveira Marques, *Histoire du Portugal et de son empire colonial*, traduit du portugais par Marie-Hélène Baudrillard, Paris, Karthala, 1998.

14. Seul le père Guy Tachard fut retenu au Siam afin de servir le roi Narai et la France, pour ensuite œuvrer à l'évangélisation en Inde, Collani, *Journal des voyages...*, *op. cit.*, p. 7; Van der Cruyssen, *Louis XIV et le Siam...* *op. cit.*, p. 371.
15. Jean de Fontaney, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes et curieuses...*, T. 9, p. 411, John E. Wills Jr. (dir.), *China and Maritime Europe, 1500-1800: Trade, Settlement, Diplomacy, and Missions*, New York, Cambridge University Press, 2011, p. 150-151.
16. Depuis son arrivée en Chine en 1659, Ferdinand Verbiest, jésuite belge, œuvre à la fondation d'une mission française en Chine. À l'époque, il est l'un des jésuites les plus appréciés de Kangxi alors qu'il occupe le statut de mandarin officiel du Bureau de l'Astronomie et des Mathématiques. Afin d'en connaître davantage concernant Verbiest et sa relation avec l'empereur Kangxi, voir Pfister, *Notices biographiques...* *op. cit.*, T. 1, n° 124, p. 338; John E. Wills Jr. (dir.), *China and Maritime Europe...*, *op. cit.*, p. 144; Benjamin A. Elman, *On their own terms: science in China, 1550-1900*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, p. 144; Jacques Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 451; Shenwen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 221.
17. Lettre du père de Fontaney du 12 août 1687, dans Shenwen Li, *Stratégies...* *op. cit.*, p. 182.
18. Kangxi fut le troisième empereur de la dynastie mandchoue des Qing (1644-1911). Il est d'ailleurs reconnu tel un des plus grands souverains de l'histoire de la Chine et bénéficie d'une réputation comparable à celle de Louis XIV dans l'histoire occidentale. Voir l'article comparatif qui en témoigne de Louis Wei Tsing-sing, « Louis XIV et K'ang-hi... », *loc. cit.*
19. Louis Lecomte dans Frédérique Touboul-Bouyeure, *Un jésuite à Pékin: nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, Phébus, 1990, p. 422; voir également p. 68.
20. Afin d'en apprendre davantage sur les allées et venues des jésuites en Chine, voir le colossal ouvrage de Ninette Boothroyd et Muriel Détrie, *Le voyage en Chine: Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 151 et 176.
21. Bai Zhimin, *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, *op. cit.*, p. 360.
22. Thomas Pereira fut un jésuite portugais et conseiller de l'empereur Kangxi. Il est surtout reconnu pour avoir lutté vivement contre l'installation d'une mission française à Pékin, ainsi que pour le maintien du statut prioritaire conféré au Portugal par le *Padroado* en Chine. Homme de confiance de l'empereur avec Gerbillon, il participe aux conférences de paix avec les Russes à Selenginsk en 1688, qui fut un échec, et à Nerchinsk en 1689; celle-ci fut couronnée de succès. Il occupait également diverses fonctions d'importance au sein de l'ordre jésuite en Chine.
23. Désaccord théologique concernant l'adaptation chrétienne des rites traditionnels chinois, notamment en ce qui a trait au culte de Confucius, à la définition de Dieu en langue chinoise et à la piété filiale. Elle opposait l'Église, qui défendait l'impossibilité d'adaptation chinoise du christianisme et prônait l'intransigeance, aux jésuites, partisans d'une adaptation du christianisme aux traditions et cultes chinois.
24. Catherine Jami, « Pékin au début de la dynastie Qing: capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* 2008/2, n° 55-2, p. 56. Afin de posséder une vision complète de cette controverse, qui prit des dimensions démesurées, voir René Étienne, *Les jésuites en Chine (1552-1773): la querelle des rites*, Paris, Julliard, 1966.

25. Joachim Bouvet, *Portrait historique de l'empereur de la Chine présenté au Roi*, Paris, Estienne Michallet, 1697, p. 63-64.
26. *Ibid.*
27. Gerbillon mentionnait les enseignements que les pères fournissaient en mandchou à Kangxi : « [...] [Nous devons nous] rendre au Palais le lendemain, afin de lui expliquer l'usage des instruments de mathématiques, que nos pères lui ont donnés en divers temps [...] On nous ajouta que l'intention de Sa Majesté était que je parlasse en Tartare [...] », Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise...*, chez P.G. Lemercier, 1735, T.4, p. 218, présent également en page 233, 244, 245, 246, 248. Elman, *On their own terms...*, *op. cit.*, p. 151.
28. Lecomte, *op. cit.*, p. 424.
29. Antoine Thomas était un jésuite belge, astronome et missionnaire à la cour de l'empereur Kangxi. Il occupait le poste de vice-président du Bureau des Mathématiques et d'Astronomie aux côtés de Verbiest. À sa mort, Thomas prit la place de Verbiest en tant qu'astronome et mathématicien officiel de la cour, position qu'il occupa pendant une vingtaine d'années. Pfister, *Notices biographiques...*, *op. cit.*, T. 2, n° 163, p. 403.
30. Collani, *op. cit.*, p. 11-12.
31. Bouvet, *op. cit.*, p. 62-63 ; Lecomte, *op. cit.*, p. 422.
32. Matteo Ricci était un jésuite italien et missionnaire de Chine. Il fut l'un des premiers missionnaires à pénétrer en Chine, à s'y installer ainsi qu'à en étudier la langue, la culture et les traditions. Il était d'ailleurs fortement apprécié de la cour des Ming (1368-1644) et de l'empereur Wanli (r.1572-1620). Son héritage est colossal et il est reconnu pour avoir été celui qui engendra l'ouverture des relations entre la Chine et l'Europe. Pour plus d'information sur ce membre central de l'histoire des relations sino-occidentales, voir ces quelques titres : René Étiemble, *L'Europe chinoise*, T. I et II, Paris, Gallimard, 1988 ; Jonathan D. Spence, *La Chine imaginaire : les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000 ; Paul Dreyfus, *Matteo Ricci : le jésuite qui voulait convertir la Chine*, Paris, Jubilé-Asie, 2004.
33. Cette méthode d'adaptation a été créée par le jésuite Ricci afin de faciliter l'arrivée des missionnaires européens en Chine et la création de contacts avec la population et principalement avec les élites aristocratiques et bureaucratiques. Il s'agissait d'adopter le mode de vie chinois, le code vestimentaire, l'apparence, la langue, les coutumes, etc. Cette technique visait à favoriser la mise sur pied d'échanges divers avec les Chinois, dans un objectif de christianisation. Voir Shenwen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 175 et subséquentes.
34. Voir cet ouvrage qui témoigne de l'ensemble des voyages du père Gerbillon en Tartarie avec l'empereur : Du Halde, *op. cit.*, T. 4, p. 87-422. En ce qui concerne la Tartarie chinoise, elle inclut les territoires situés au nord de la Grande Muraille, dont la Mandchourie et la Mongolie. Il s'agit, entre autres, d'un territoire relativement sauvage sous le règne de Kangxi, peuplé par des tribus nomades pour la plupart et servant de zone tampon entre la Chine et la Russie.

35. Il convient de préciser ici l'importance de la critique des sources. Le jésuite rend compte d'événements dont il est le seul occidental à pouvoir témoigner. De plus, les jésuites de l'époque, et c'est le cas de la mission chinoise, ont une propension à exagérer les faits. Si cette critique ne transparaît pas explicitement dans cet article, elle est toutefois présente. Enfin, la seule source dont je dispose afin de comparer le témoignage du jésuite lors de ces expéditions est l'ouvrage Jonathan D. Spence, *Emperor of China: Self-portrait of K'ang-Hsi*. New York, Vintage Books Edition, 1988, qui est une reconstitution des écrits chinois de l'empereur mandchou, traduit par l'auteur.
36. Traité de paix signé entre la Chine et la Russie, s'accordant ainsi sur la stabilisation des frontières communes aux deux États en 1689. Pour de plus amples informations sur le sujet, consulter l'article de Shenwen Li, « La signature du Traité de Nerchinsk en 1689 entre la Chine et la Russie: Les jésuites comme interface culturelle », dans Paul Servais (dir.), *Entre puissance et coopération: Les relations diplomatiques Orient – Occident du XVII^e au XX^e siècle. Actes du 7^e colloque international de l'espace Asie*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2007, pp. 87-100; Elman, *On their own terms...*, *op. cit.*, p. 151.
37. Du Halde, *op. cit.*, T. 3, p. 102.
38. Kangxi offre à Louis XIV plusieurs produits chinois, notamment une collection de 49 volumes de la bibliothèque de Pékin. Pfister, *Notices biographiques...*, *op. cit.*, n° 171, p. 434; Bai Zhimin, *Les voyageurs français...*, *op. cit.*, p. 50, 53, 55.
39. Bouvet ne sera pas le seul à devenir ambassadeur du trône chinois dans les relations sino-françaises. À cet égard, Jean de Fontaney fut envoyé en France entre 1700 et 1703 pour entretenir les relations politiques, mais également pour le recrutement missionnaire, Pfister, *Notices biographiques...*, *op. cit.*, n° 170, p. 430; Bai Zhimin, *Les voyageurs...*, *op. cit.*, p. 56.
40. Bai Zhimin, *Les voyageurs français...*, *op. cit.*, p. 53.
41. Elman, *On their own terms...*, *op. cit.*, p. 148.
42. Bouvet, *op. cit.*, p. 62. Pour de plus amples détails concernant les mathématiques du XVII^e siècle, voir Amy Dahan-Dalmedico et Jeanne Peiffer, *Une histoire des mathématiques: routes et dédales*, Paris, Seuil, 1986, p. 35.
43. Jean-Pierre Duteil, « Les jésuites français et la transmission des sciences... », dans Laurent Cesari et Denis Varaschin, *Les relations franco-chinoises au vingtième siècle et leurs antécédents*, Artois, Presses de l'Université d'Artois, 2002, p. 24-25; Lecomte, *op. cit.*, p. 423; Bouvet, *op. cit.*, p. 61, 98 et Shenwen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 226-227.
44. Collani, *op. cit.*, p. 11, note 27.
45. Fontaney, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, Lyon, chez J. Vernarel et Cabin, 1809, T. 9, p. 434.
46. Jacques Gernet, *Introduction*, dans Catherine Jami et Hubert Delahaye, *L'Europe en Chine: interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Collège de France, 1993, p. xi; Joseph Needham, *Dialogue des civilisations Chine-Occident: pour une histoire œcuménique des sciences*, Paris, La Découverte, 1991, p. 238-239; Catherine Jami, « Pékin au début de la dynastie Qing: capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* 2008/2, n° 55-2, p. 46.

47. Bouvet, *op. cit.*, p. 67; Du Halde, *op. cit.*, T. 3, p. 102 et 114. Pour un autre point de vue sur le sujet, voir également l'ouvrage de Spence, *Emperor of China...*, *op. cit.*, p. 72-73.
48. *Ibid.*, p. 68, 69 et 97; Li, *Stratégies missionnaires...*, *op. cit.*, p. 227.
49. *Ibid.*, p. 68-69.
50. Du Halde, *op. cit.*, T. 4, p. 230, 231, 240, 241, 253, 254, 256, etc., alors que l'auteur présente les comptes rendus de voyage de Gerbillon, p. 87-422. Selon une analyse de chaque mention par Gerbillon de moments d'enseignement accordés à l'empereur que j'ai effectuée, ces mentions apparaissent de manière systématique, et ce, quotidiennement, témoignant de l'intérêt de Kangxi pour ses leçons.
51. Bouvet, *op. cit.*, p. 65.
52. En plus de toutes ces heures de travail et d'enseignement, l'empereur voulait sans cesse apprendre des prouesses mathématiques et de l'efficacité scientifique de ses mathématiciens, comme l'évoque le père de Visdelou, rapporté par Bouvet: « [...] il [Kangxi] nous donna pour nous divertir à réduire en tables de nombres absolus et de logarithmes, les proportions des lignes, surfaces et solides des corps réguliers. Je n'ai en ma vie jamais tant chiffré et rechiffré [...] Après quoi il demanda quelque chose des éclipses [...] », Collani, *op. cit.*, p. 195.
53. *Ibid.*, p. 64; Fontaney, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes...*, *op. cit.*, T.9, p. 434, Elman, *On their own terms...*, *op. cit.*, p. 152.
54. Christopher Clavius (1537-1612) était un des plus grands savants du XVI^e siècle. Jésuite allemand, il s'intéressait à la géométrie euclidienne et aux questions d'algèbre. Ses recherches servaient de base aux autres scientifiques de l'époque. William E. Burns, *The scientific revolution: an encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2001, p. 65; Jacques Gernet, dans Catherine Jami et Hubert Delahaye (dir.), *L'Europe en Chine. Interactions culturelles, scientifiques et religieuses aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Collège de France, 1993, p. ix; Catherine Jami, « L'histoire des mathématiques vue par les lettrés chinois (XVII^e et XVIII^e siècles): tradition chinoise et contribution européenne. », dans Jami et Delahaye, *L'Europe en Chine...*, *op. cit.*, p. 149; Elman, *On their own terms...*, *op. cit.*, p. 64, 83; Evelyne Barbin, *La révolution mathématique au XVII^e siècle*, Paris, Ellipses, 2006, p. 142.
55. Ignace-Gaston Pardies (1636-1674), physicien jésuite, collaborait notamment avec Isaac Newton à l'élaboration de nouvelles théories sur la lumière en plus de s'intéresser à la géométrie. Ainsi, les deux Mathématiciens orientaient l'étude de l'empereur, la basant sur les explications des éléments d'Euclide par Pardies, membre de l'Académie royale des sciences. Ignace-Gaston Pardies, *Elements de Geometrie*, Paris, Chez Sebastien Mabre-Cramoisy, 1671, 149 pages. Gallica, bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France, [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5818968c.r=Ignace-Gaston+Pardies.langFR>], (page consultée le 21/01/2012).
56. Pour des précisions supplémentaires concernant la géométrie euclidienne, consulter Dalmedico et Peiffer, *op. cit.*, p. 122.
57. Le cursus mathématique de l'empereur comprenait le calcul par écrit, utilisation d'instruments de calcul modernes, la trigonométrie plane et sphérique, des tables de logarithmes, la géométrie du triangle et du cercle, pour n'en donner que quelques détails. Jacques Gernet, dans son introduction de l'acte de colloque de Catherine Jami et Hubert Delahaye, *L'Europe en Chine*, *op. cit.*, p. xi; Collani, *op. cit.*, p. 12; Bouvet, *op. cit.*, p. 66-67.

58. D'ailleurs, selon Joseph Needham, l'empereur avait commissionné un comité pour la publication et la réédition de classiques de la médecine chinoise. Joseph Needham, *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire océanienne des sciences*, Paris, La Découverte, 1991, p. 238-239.
59. Joachim Bouvet, « Lettre au P. Louis Lecomte, 20 octobre 1691 », citée par Collani, *op. cit.*, p. 17. Voir également p. 12; Bouvet, *op. cit.*, p. 68.
60. Bouvet dans Collani, *op. cit.*, p. 68; Wills, *op. cit.*, p. 161.
61. Collani, *op. cit.*, p. 12; Bouvet, *op. cit.*, p. 64-65.
62. Bouvet, *op. cit.*, p. 78-79.
63. *Ibid.* Moysse Charas était un pharmacien français (1619-1698), occupant le poste de pharmacien royal. Bouvet se réfère à son ouvrage de pharmacologie le plus dense et complet : Moysse Charas, *Pharmacopée royale galénique et chymique*, Paris, l'Auteur, 1676, 1119 pages. Gallica, bibliothèque numérique, de la Bibliothèque Nationale de France, [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57430q.r=Moysse+Charas%2C+Pharmacop%C3%A9e+royale+gal%C3%A9nique+et+chymique%2C.langFR>], (page consultée le 19/01/2012).
64. Jami, « Pékin au début de la dynastie Qing... », *loc. cit.*, p. 55; Duteil, « Les jésuites français et la transmission des sciences... », p. 24-25; Bai, *op. cit.*, p. 52; Li, *Stratégies missionnaires...*, p. 235.
65. Fontaney, « Lettre du père de Fontaney [...] au révérend père de la Chaise... », dans *Lettres édifiantes et curieuses...*, T. 9, *op. cit.*, p. 459-460; Du Halde, T. 4, *op. cit.*, p. 301.
66. Pendant cette période, les jésuites composaient une vingtaine de traités de médecines pour l'empereur. Bouvet, *op. cit.*, p. 77.
67. Jean-François Gerbillon, « Lettre du père Gerbillon, Supérieur-Général des missions de la Chine À Pékin, en l'année 1705 » dans *Lettres édifiantes...*, T. 10, *op. cit.*, p. 43.
68. Collani, *op. cit.*, p. 90.
69. Joseph Needham, éminent spécialiste des sciences en Chine et du dialogue Occident-Orient, traite de ce sentiment de supériorité des Européens et de leur prétention à la civilisation universelle, qu'il qualifie d'eurocentrisme. Il remet plusieurs éléments en perspective afin de permettre une meilleure connaissance de l'état scientifique chinois en rapport avec l'avancement européen, voir Joseph Needham, *La tradition scientifique chinoise*, Paris, Hermann, 1974, p. 12 ainsi que Joseph Needham, *Dialogue des civilisations Chine-Occident...*, *op. cit.*, p. 270. Pour des apports supplémentaires à ce débat, voir également les compositions de Catherine Jami, « L'histoire des mathématiques vue par les lettrés chinois (XVII^e et XVIII^e siècles)... », *loc. cit.*, p. 150-154; Jean-Claude Martzloff, *A history of chinese mathematics*, New York, Springer, 2006 ainsi que son article, Martzloff, « Espace et temps... », *loc. cit.*, p. 217 et suivantes.